

(Ci-devant "LE VRAI CANARD")

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN, 50 Cts.
SIX MOIS 25 Cts.
LE NUMERO 1 Ct.
strictement payable d'avance.

Le *Grognard* se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur.

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse.
En face de l'Hôtel du Canada
Boîte 2144 P. C. Montréal

FUJILLETON DU "GROGNARD"

C'EST UNE AVARE

IV

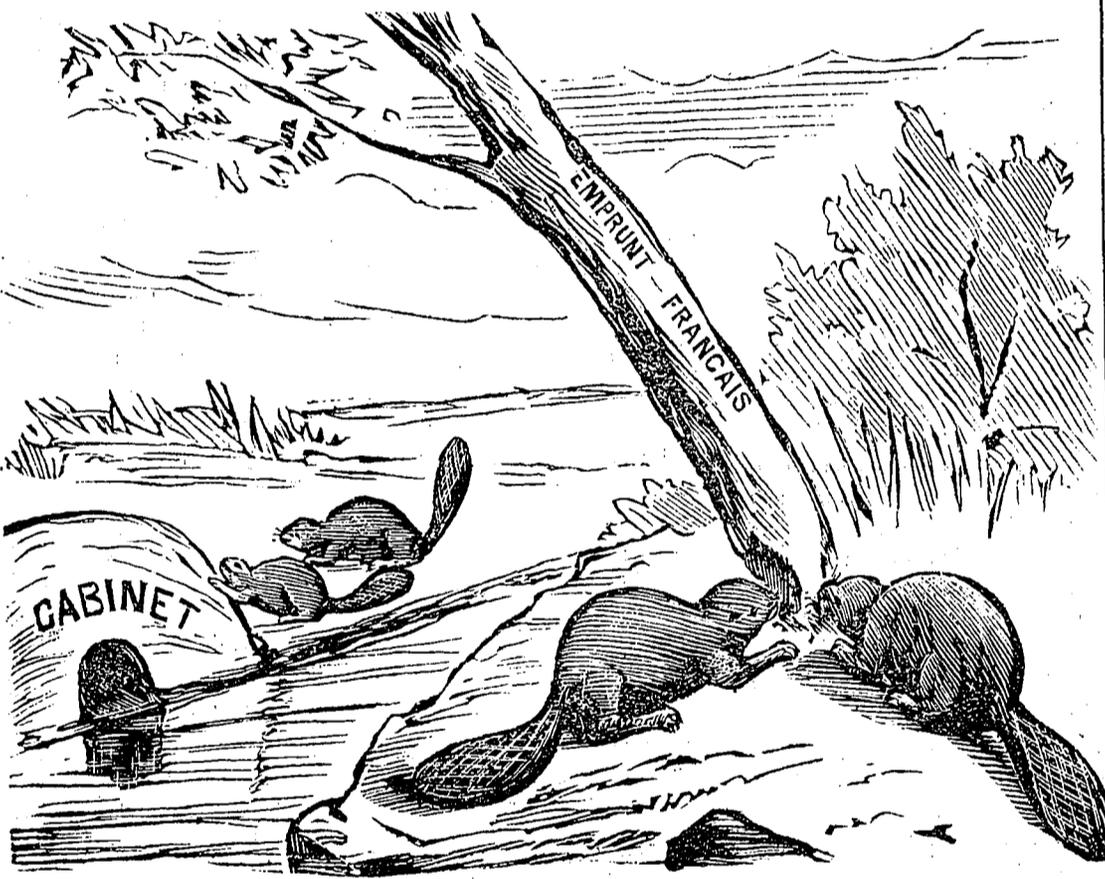
UNE VISITE INATTENDUE

Blandine avait recouvré, en apparence du moins, son calme habituel. J'ai refusé de voir monsieur votre fils, répliqua-t-elle pour lui épargner, ainsi qu'à moi, une peine inutile, car je n'aurais eu à lui dire rien de plus que ce que je lui ai écrit.

—En quoi Armand a-t-il pu vous déplaire ? quels griefs avez-vous à lui reprocher ?

—M. Armand n'a aucun tort moi, et je ne sais de lui rien que de fort honorable ; mais des motifs personnels, qu'il ne m'est pas permis de divulguer, m'obligent de renoncer à une union... — elle s'arrêta un instant ; — pourquoi ne le vous dirais-je pas, à vous que ôtes sa mère ? poursuivit-elle tristement, à une union qui, je crois, aurait assuré mon bonheur.

Endurcis par ce regret expri-



PARMI LES CASTORS CANADIENS

Ils achèvent de ronger un arbre qui en tombant écrasera la cabane. Ça ne tardera pas à arriver.

mé si ingénument, Mme Brécourt parla longuement, et avec cette éloquence du cœur qui est si persuasive, du désespoir de son fils, de ses regrets que rien ne pouvait adoucir, de l'affection sérieuse et profonde qu'il avait voué à Mlle Vimont. Le bonheur d'Armand, conclut-elle, est entre vos mains : prononcez.

La jeune fille ne pouvait demeurer insensible en entendant de tels discours ; elle n'avait pas attendu jusque-là pour comprendre la peine que devait éprouver Mme Brécourt, et elle avait ainsi souffert doublement. Il y avait en outre dans toute la personne de Mme Brécourt un je ne sais quoi de bienveillant et d'affectueux qui attirait puissamment, et Blandine, qui avait à peine souvenir des caresses maternelles, sentait qu'elle eût été heu-

reuse de dire à cette aimable femme : ma mère ! Néanmoins l'amour filial dominait toutes ces considérations, et ce fut avec fermeté qu'elle répondit :

N'insistez pas, je vous prie, Madame, car il m'est impossible de revenir sur la détermination que j'ai prise.

— Ah ! j'avais mieux auguré de la démarche que je fais auprès de vous, Mademoiselle : que va dire mon pauvre fils ?...

— Si vous croyez, dit timidement Blandine, que M. Armand puisse être un peu consolé par la pensée qu'il n'est pas seul malheureux, dites-lui, Madame, que moi aussi j'ai senti le déchirement de cette rupture.

En effet le visage pâle et fatigué de Mlle Vimont décelait ces combats intérieurs qu'elle avait

soutenus depuis quelques semaines.

Dites-lui encore, madame, que jamais je ne contracterai d'autre union, et que le cœur qui s'était donné à lui ne se donnera jamais à un autre.

— Étrange fille ! murmura Mme Brécourt ; mais elle devinait qu'il y avait là quelques mystères qui ne pouvaient être révélés, et elle avait trop de délicatesse pour prolonger inutilement la torture morale que subissait la jeune fille pendant cette conversation.

— Chère enfant, dit-elle avec émotion, en lui tendant la main, depuis que je vous ai vu j'apprécie mieux encore tous les regrets de mon Armand, et je m'y associe péniblement ; combien j'aurais aimé à vous appeler ma fille !

Blandine prit la main qui lui était offerte et la porta respec-

tueusement à ses lèvres ; ce fut toute sa réponse, car une seule parole l'eût fait céder en sanglots.

Retirée dans sa chambre, elle donna un libre cours à ses larmes et pria ardemment le Seigneur que cette lutte fut la dernière : elle craignait de n'avoir pas assez de force pour en supporter davantage.

V

AVANT LE DÉPART.

Chaque jour, Blandine se renfermait une heure ou deux dans sa chambre ; là, elle compulsait des atresses dans l'*Annuaire Didot-Bottin* ; elle prenait des notes et écrivait des lettres dont elle ne communiquait le contenu à personne. C'était avec une fiévreuse impatience qu'elle attendait la réponse à ces différentes missives ; mais les réponses ne la satisfaisaient sans doute pas, car, après en avoir pris connaissance, sa tristesse augmentait encore.

Hélas ! murmurait-elle, mes recherches seront-elles toujours infructueuses, et Dieu n'aura-t-il point pitié de moi ?

Et, avec une ardeur que les mécomptes ne pouvaient lasser, elle se remettait à chercher, à écrire.

Pour qui toutes ces lettres que tu envoies depuis quelque temps ? lui demanda un jour Hélène ; il semblait que tu es en correspondance avec la France entière ?

— Ce sont des lettres d'affaire, ma chère Hélène, lettres pour récréatives, comme tu vois ; cependant j'espère n'avoir bientôt plus tant à écrire.

— Oh ! moi, je suis bien plus heureuse, reprit Hélène, j'ai un bon tuteur qui règle toutes choses pour moi, et je n'ai pas à m'occuper de ces vilaines écritures qui me fatiguent rien que de les voir faire.

Quoiqu M. Lenoir eût un premier clerc capable et parfaito-